



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de LUBIN (Georges), « Index des correspondants », *Correspondance*, Tome X, *Janvier 1851 – mars 1852*, SAND (George), p. 841-881

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2893-7.p.0875](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2893-7.p.0875)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2013. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## INDEX DES CORRESPONDANTS <sup>1</sup>

ABBATUCCI (Jean-Charles). — 5350<sup>D</sup>.

La famille Abbattucci, d'origine corse, a donné à la France un général et plusieurs hommes politiques d'opinions bonapartistes. Celui-ci est né à Zicavo (Corse) le 25 mars 1816. Avocat, il est entré dans la magistrature en 1848 (substitut du procureur général à la cour d'appel de Paris). Élu représentant de la Corse en 1849, il devint maître des requêtes en 1852, et au moment où il correspond avec George Sand il est secrétaire de son père, Jacques-Pierre-Charles Abbattucci (1792-1857), ministre de la Justice de 1852 à sa mort. Conseiller d'État en 1857, Charles Abbattucci redevint député de la Corse en 1872, fut battu en 1876, réélu en 1879, battu en 1881. Il mourut à Paris le 29 janvier 1885.

ACCURSI (Michelangelo, dit Michele). — 5260, 5261, 5289, 5323.

Cf. notice, t. VIII, p. 767.

ALKAN aîné (Charles-Henri-Valentin Morhange, dit). — 5257<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VIII, p. 767.

ALLART DE MÉRITENS (Hortense). — 4965.

Cf. notice, t. II, p. 909.

ALTAROCHE (Marie-Michel-Agénor). — 4927<sup>D</sup>, 4942<sup>D</sup>, 5195<sup>D</sup>, 5335.

Né à Issoire (Puy-de-Dôme) le 18 avril 1811, Altaroche fit du journalisme dans des feuilles d'opposition républicaine, sous le gouvernement de Juillet. Il collaborait notamment au

---

1. Les numéros renvoient aux lettres et non aux pages.

*National*, à *La Caricature*, au *Diable boiteux*, au *Charivari* dont il assuma plusieurs années la direction. Il publia aussi quelques ouvrages et fit jouer des pièces médiocres sur divers théâtres. En février 1848, envoyé dans le Puy-de-Dôme comme commissaire du gouvernement, il s'attacha à ne pas effrayer l'électeur, ce qui lui valut un siège à l'Assemblée constituante où il vota avec la gauche modérée. Mais il ne fut pas réélu à la Législative, l'année suivante.

Nommé directeur de l'Odéon le 20 août 1850, en remplacement de Bocage, il administra ce théâtre pendant près de trois ans, sans éclat particulier, mais avec régularité, enregistrant même un succès retentissant (*L'Honneur et l'Argent*, de Ponsard). Malgré sa réussite, il se vit refuser par le ministre le renouvellement de son privilège à la fin de la saison de 1853, parce que « son exploitation n'avait pas paru répondre assez complètement aux intentions du gouvernement ».

Il s'associa alors avec Louis Huart pour monter un théâtre de genre, les Folies-Nouvelles, et s'occupa d'affaires diverses. Il est mort à Vaux (Allier) le 14 mai 1884.

AMAIL (Léopold). — 4955.

Ce journaliste, sur lequel les renseignements ne sont pas abondants, a été gérant du *Crédit* en 1848-1850, puis administrateur de *La Politique nouvelle*, qui paraît de février à novembre 1851. Il a été en relation avec George Sand lors de la publication de *La Petite Fadette* (dans le *Crédit*) et de *Monsieur Rousset* (dans *La Politique nouvelle*).

ARAGO (François Victor-Emmanuel). — 4742<sup>D</sup>, 4858, 5008, 5286.

Cf. notice, t. III, p. 860 et t. IX, p. 912.

ARAGO (Étienne-Vincent). — 5278.

Cf. notice, t. VI, p. 923.

ARNOULD-PLESSY (Jeanne Plessy, dite Sylvania). — 5276<sup>D</sup>.

Jeanne Plessy, née à Metz le 7 septembre 1819, débute à la Comédie-Française avant l'âge de quinze ans dans *La Fille d'honneur*, et son jeu est si apprécié qu'elle est reçue sociétaire à la fin de la même année, cas exceptionnel. Elle alla ainsi de succès en succès pendant dix ans, adulée du public, puis, un beau jour de 1845, disparut subitement. On apprit qu'elle était allée à Londres se marier avec un auteur dramatique obscur, Auguste Arnould, et de là en Russie où le Théâtre

français de St-Petersbourg l'avait engagée dans des conditions brillantes. Scandale, procès, que la Comédie-Française gagna ; l'actrice fut déchue du sociétariat, condamnée à 100 000 francs de dommages-intérêts. Elle demeura dix ans en Russie, dans une position très brillante. Après la mort de son mari, survenue en 1854, elle revint en France, et la Comédie-Française se l'attacha de nouveau à partir du 17 septembre 1855. Elle était particulièrement applaudie dans les pièces de Marivaux et de Molière (Elmire de *Tartuffe*, Célième de *Misanthrope*) mais réussissait aussi dans le théâtre moderne. Certains critiques, en désaccord avec le public, la trouvaient maniérée et affectée. Nous la verrons bientôt nouer des relations très amicales et affectueuses et entretenir une abondante correspondance avec George Sand. Elle jouera dans l'adaptation que fit celle-ci de la pièce de Shakespeare : *Comme il vous plaira*. Elle vint à Nohant plusieurs fois, notamment avec le prince Napoléon (Jérôme) dont elle fut pendant longtemps la maîtresse attitrée. Sa conversion par le père Hyacinthe en 1868 lui valut de durs sarcasmes de la part de George Sand.

Sylvanie Arnould-Plessy quitta la Comédie-Française le 1<sup>er</sup> juin 1876 et se retira dans la Côte-d'Or à Courtivron, où elle mourut le 30 mai 1897.

ARPEMENTIGNY (Casimir-Stanislas d'). — 4760, 4925<sup>D</sup>, 5012, 5055, 5118, 5222.

Cf. notice, t. VII, p. 790.

ARRAULT (Henry). — 5345<sup>D</sup>.

Né à Joigny (Yonne) le 21 thermidor an 7 (8 août 1799), Henry Arrault, fils d'un maître de poste, devint pharmacien et fabricant de produits chimiques à Paris, où on le trouve successivement 84, rue Montmartre, 27, place Bréda, 8, bd Hausmann. Il demeurait 11, rue Lepic à Montmartre et fut même quelque temps conseiller municipal du quartier des Grandes-Carrières (de 1871 à 1874).

Il a écrit de nombreux ouvrages de vulgarisation médicale, des manuels de secourisme : *La Médecine domestique des pays chauds*, *Le Cultivateur vétérinaire*, *Le Guide médical*, *Tableaux synoptiques d'hygiène et de secours à l'usage des écoles et des familles*, *Notice sur le perfectionnement du matériel des ambulances volantes* (1861), *Lettre sur les bureaux de la guerre* (1878). Ses idées sur la neutralisation des services de santé furent à la base de la convention internationale de Genève de 1865 (mais le mérite en fut attribué au Genevois Dunant).

Il vint plusieurs fois à Nohant.

Il avait épousé le 16 novembre 1827 à Paris (3<sup>e</sup> arr<sup>t</sup> ancien) Marie-Angélique-Nathalie Thomas.

Il est mort le 25 mars 1887 à Paris (18<sup>e</sup>).

AUCANTE (Émile). — 4749, 4755, 4793, 4821, 4829, 4836, 4861, 4877, 4880, 4881, 4895, 4910, 4968, 4972, 4977, 5003, 5022, 5028, 5098, 5133, 5174, 5176, 5177, 5178, 5179, 5271, 5349, 5354.

Cf. notice, t. VIII, p. 769.

AULARD (Claude-Félix). — 4739, 4978, 5132, 5258.

Cf. notice, t. IX, p. 913.

BAILLET (Eugène). — 4960, 4970.

Ouvrier-poète et chansonnier, né le 20 octobre 1829 à Paris, Baillet était ami, disciple et admirateur de Béranger. Auteur de nombreux refrains populaires qui connurent des succès durables, il était aussi, a-t-on pu dire, « une encyclopédie vivante de la chanson », et il défendit avec zèle la cause et les intérêts de ses confrères chansonniers. C'est ainsi qu'il rassembla et édita les poésies de son ami Charles Gille, l'auteur du « Bataillon de la Moselle », et publia *De quelques ouvriers-poètes* (1865).

Parmi les ouvrages qu'il a laissés, citons *La Muse des ateliers* (1856), *Chansons d'hier et d'aujourd'hui* (1867), où se trouve une pièce dédiée à George Sand. Celle-ci a noté dans un de ses carnets : « Eugène Baillet, ouvrier-poète. *La Muse des ateliers*, petit volume de chansons assez jolies quelquefois. Répondu. assez mauvais caractère peut-être. » (B. N., N. a. fr. 13653.)

Il fut longtemps un membre très actif du bureau de la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique : administrateur dès 1879, secrétaire général de 1880 à 1888, trésorier de 1903 à 1905. Il est mort à Paris (3<sup>e</sup>) le 31 mars 1906 et a été inhumé le 2 avril au cimetière de Pantin-Parisien.

Nous remercions vivement la S. A. C. E. M., à l'obligeance de laquelle nous devons des précisions biographiques qui manquent, ou se contredisent, dans les dictionnaires.

BARAGUEY D'HILLIERS (Achille, comte). — 5239<sup>D</sup>, 5246<sup>D</sup>.

Fils de Louis Baraguey d'Hilliers, général de brigade, et de Marie-Ève Zittier, Achille, né à Paris le 20 fructidor an 3 (6 septembre 1795), dragon avant sa onzième année, sous-

lieutenant de hussards à 17 ans, capitaine à 19, fit une carrière militaire éblouissante, jalonnée de beaux faits d'armes. A Leipzig, en 1813, un boulet lui trancha le poignet gauche. Après Waterloo, il démissionna, mais fut réintégré très vite dans la Garde Royale. Colonel d'infanterie à 35 ans, puis maréchal de camp, il commanda en second l'école militaire de Saint-Cyr de 1833 à 1841, puis fut envoyé en Algérie, où il eut à commander la province de Constantine. Lieutenant-général, puis général de division (1848), il commanda en chef le corps expéditionnaire de la Méditerranée, fut envoyé comme ministre plénipotentiaire auprès du pape (1849), siégea à l'Assemblée nationale (1850), fut nommé sénateur (janvier 1852), ambassadeur près la Sublime Porte (1853), commandant du corps expéditionnaire de la Baltique (juillet 1854) et à cette occasion reçut le bâton de maréchal. Il reprit du service en 1870, présida ensuite la commission d'enquête des capitulations et mourut à Amélie-les-Bains le 6 juin 1878. Il était grand-croix de la Légion d'honneur.

Son nom est orthographié différemment selon les dictionnaires : Baraguey, ou Baraguay. Nous avons adopté l'orthographe des documents d'état civil et de la plupart des pièces trouvées dans son dossier au Service historique de l'Armée.

BARRÉ (Léopold-Pierre-Jean). — 5079.

Cet acteur, que George Sand semble avoir beaucoup apprécié, était né à Paris le 14 avril 1819. On le vit à la Porte-Saint-Martin, à l'Odéon, à la Comédie-Française.

Il a joué dans plusieurs pièces de George Sand : *Claudie* (1851), rôle de Denis Ronciat; *Mauprat* (1853), rôle de Patience; *Maitre Favilla* (1855), rôle de Keller.

George Sand, qui l'appelle « mon gros mouton » dans plusieurs lettres, avait prévu de lui dédier la pièce de *Mauprat* dans l'édition projetée en 1875.

Il est mort à Paris fin décembre 1899.

BARRETT-BROWNING (Elizabeth Barrett, Mrs. Robert Browning, dite). — 5248.

Elizabeth Barrett, née à Coxhoe Hall, Durham (Angleterre) le 6 mars 1806, poétesse anglaise de grand talent, mariée au poète Robert Browning (1812-1880), admirait beaucoup George Sand à qui elle avait dédié deux sonnets en 1844 (cf. t. VI, p. 745-746).

En décembre 1851, au cours d'un séjour à Paris, elle essaya de

voir la romancière, mais le départ brusqué de celle-ci après le coup d'État empêcha une rencontre que Ferdinand François devait arranger. Les Browning furent plus heureux en février-mars 1852, et, présentés par Accursi, firent plusieurs visites à George Sand (15, 22 février et 14 mars d'après l'Agenda). Dans ses lettres la poétesse anglaise fait part à ses amis de ses impressions sur George Sand et son entourage (lequel lui inspire des remarques acerbes). Robert Browning vit George Sand six fois, dont une dans les jardins des Tuileries. Elizabeth dit aussi avoir reçu d'elle un, deux ou trois billets aimables dont un seul a été retrouvé (*The letters of Elizabeth Barrett-Browning*, vol. II).

Mrs. Browning est morte le 30 juin 1861 à Florence où le couple s'était installé depuis son mariage et où il avait fortement sympathisé avec le mouvement révolutionnaire italien.

BERNARD (Henri). — 4859<sup>D</sup>.

Frère d'Aristide-Martin Bernard, dit Martin-Bernard (1808-1883), fondateur de la Société des Familles et de la Société des Saisons, avec Barbès et Blanqui, alors proscrit après une condamnation par la Haute Cour de Versailles en 1849.

Henri a dû mourir de tuberculose à Toulouse en 1853 (cf. Edmond Plauchut, *Autour de Nobant*, p. 267.)

BERRURIER (Louis-Barthélemy). — 4947, 5034<sup>D</sup>, 5194.

Nous n'avons trouvé sur cet huissier qui va s'occuper à Paris des affaires de George Sand en remplacement de Falampin que des renseignements très succincts.

Il avait comme adresse 13, rue des Fossés-Montmartre. Il est l'auteur de quelques ouvrages qui figurent au catalogue de la Bibliothèque nationale : un *Code de la chasse*, un *Code électoral*, un *Mémoire sur la création projetée d'un journal d'annonces*, etc. Il figure à la liste des huissiers, dans l'*Almanach impérial*, jusqu'en 1854, et disparaît dans le suivant.

Son successeur Léon Balmont, même adresse, s'occupera des affaires de George Sand par la suite.

BERTHOLDI (*Augustine-Marie Brault*, Mme Charles de). — 4763, 4790, 4795, 4798, 4890, 4937, 4981, 5089, 5142, 5219, 5270, 5358.

Cf. notice, t. VIII, p. 773.

BIGNON (Louis-Thomas, dit Eugène). — 5324, 5338.

Cet auteur-acteur, né en août 1817 à Paris selon les uns, à Avallon selon les autres (il ne figure pas sur les registres de naissance de cette dernière ville), fut d'abord cordonnier, puis entra comme régisseur au théâtre des Batignolles, où il joua *Ruy Blas*. Passé à l'Odéon en 1841, il connut quelques beaux succès dans des rôles qui exigeaient de la carrure et du coffre : Coconnas de *La Reine Margot*, Porthos de *La Jeunesse des mousquetaires*, Danton dans *Charlotte Corday* de Ponsard. Il semble avoir manqué de l'énergie qu'annonçait son aspect : on l'appelait « un Hercule en beurre » (Porel et Monval, *L'Odéon*, t. II, p. 193). Plus tard, on le vit sur la scène de la Porte-Saint-Martin.

Bignon était également auteur. On a joué de lui une pièce en 3 actes : *Sous les arbres* (Vaudeville, 1845), un drame en 4 actes : *Salomon de Caus* (Gaîté, 19 mai 1857).

En 1848, il s'était lancé dans la politique, avait beaucoup péroré dans les clubs de gauche, mais sa candidature avait échoué. Il avait épousé Mme Albert, actrice réputée (voir la notice qui suit) en 1847.

George Sand aurait voulu lui confier le rôle principal de *Mauprat*, mais la direction de l'Odéon lui préféra l'acteur Brésil. Il eut pourtant sa revanche dans la reprise de décembre 1855. Il est mort à Paris le 6 décembre 1858.

Voir sur cet artiste Théodore de Banville : *Mes souvenirs* (G. Charpentier, 1882), p. 122-128.

BIGNON (Marie-Charlotte Vernet, Mme Louis-Thomas). — 5136, 5306, 5338.

Née à Toulouse le 20 octobre 1805, cette actrice, mariée à David Rodrigues dit Albert, débuta le 4 mai 1825 à l'Odéon sous le nom de Mme Albert, qu'elle conserva pendant toute sa carrière. Elle passa ensuite aux Nouveautés, au Vaudeville, à la Renaissance. Elle était fine et jolie, et chanteuse estimable. Cependant, la voyant pour la première fois à Lyon en 1836, au cours d'une tournée, George Sand l'avait peu appréciée : « ... ils m'ont menée au Gymnase entendre piauler et piailler Mme Albert qui est, comme vous le savez, toute pointue. » (T. III, p. 553-554.)

Plus tard, les deux femmes feront connaissance, et leurs rapports seront très amicaux, au point que George Sand, dédica « à Mme Albert Bignon » un roman qui porte deux titres, suivant les éditions, *Laure* en Belgique et *Adriani* en France

(1854), avec ces mots flatteurs : « Vous qui avez exprimé sur la scène tant de fortes et touchantes nuances de la passion, vous n'êtes pas seulement, à mes yeux, une artiste célèbre : vous êtes, comme femme de cœur et de mérite, le meilleur juge des sentiments élevés et chaleureux que je voudrais savoir peindre. »

Veuve de son premier mari, elle épousa Bignon que ce mariage fit passer, si l'on en croit Banville, de la misère à la richesse, car Mme Albert, actrice recherchée, avait acquis une grande aisance.

Elle est morte à Chartres le 24 mars 1860.

BION (Maxime). — 5064.

Ce jeune aspirant écrivain berrichon était né à La Châtre, le 25 juillet 1829, de Victor-Charles Bion, avocat, et de Jeanne-Félicité Rousselet. (On a pu voir au t. I (p. 404, n. 2) George Sand dire un mot de leur mariage.)

Malgré les réticences de la réponse de George Sand, Bion a beaucoup écrit, des vers, des pièces de théâtre, des nouvelles, des romans, parus dans des journaux de l'Indre et de la Creuse, mais il semble que rien n'ait reparu en librairie. A en juger par un discours en vers qu'il prononça devant la statue de George Sand inaugurée à La Châtre en 1884, son talent était médiocre :

Elle a peuplé les bois, les champs et les ruines  
De héros enchanteurs, d'aimables héroïnes,  
Enfin lorsque sa plume a tracé ces portraits,  
Elle a su leur donner d'invincibles attraits,  
Et malgré la critique et tout ce qu'on put dire,  
Un monde de lecteurs accourut pour les lire...

On trouvera la liste de ses œuvres dans l'article de son descendant le docteur Moreau-Defarges (*La Revue du Centre*, mars-avril 1929).

Maxime Bion est mort presque centenaire le 24 septembre 1928 à Genouillac (Creuse).

BLANC (Jean-Joseph Louis). — 5321<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VI, p. 926, à compléter par : George Sand lui avait dédié *La Ville noire*, dans l'édition projetée en 1875.

BLANCHARD (Edmond-Jacques-Honoré). — 5183<sup>D</sup>.

Cousin d'Hetzel, Edmond Blanchard était né à Mamers

(Sarthe) le 11 décembre 1810, d'Honoré-Claude Blanchard, chandelier, et de Geneviève-Jacquine Homé.

Il obtient le brevet de libraire n° 8993 le 26 avril 1852 (*Arch. Nat.*, F<sup>18</sup>1735) et Hetzel se l'associe pour qu'il prenne en main les affaires de sa librairie, pendant ses années d'exil. George Sand a mal supporté sa lenteur, la mauvaise volonté qu'il mettait à répondre aux lettres et à renseigner les auteurs. Sous son nom, associé ou non avec celui d'Hetzel, ont été publiés *François le Champi* (pièce), *Claudie*, *Le Mariage de Victorine*, *Histoire du véritable Gribouille*, *Molière* et aussi les *Œuvres illustrées*. Nous n'avons pas trouvé la date de sa mort.

BOCAGE (Paul TOUZÉ, *dit*). — 5004<sup>D</sup>.

BOCAGE (*Pierre-François Touzé, dit*). — 4764, 4771, 4782, 4785, 4788, 4806, 4809, 4810, 4816, 4820, 4825, 4831, 4835, 4837, 4846, 4848, 4849, 4850, 4852, 4854, 4860, 4862, 4870, 4882, 4886, 4888, 4896, 4898, 4901, 4904, 4908, 4918, 4924, 4932, 4936, 4943, 4956, 4962, 4973, 4974, 4980, 4992, 5001, 5004<sup>D</sup>, 5005, 5019, 5027, 5031, 5049, 5059, 5070, 5101, 5157, 5165, 5240, 5247, 5264, 5282, 5325.

Cf. notice, t. IV, p. 891, à compléter par : George Sand lui a dédié deux pièces : *François le Champi* et *Claudie*.

BONAPARTE (Prince Louis-Napoléon). — 5196 *bis*<sup>D</sup>, 5209, 5231, 5249, 5265.

Cf. notice, t. VI, p. 927.

BONAPARTE (*Napoléon-Joseph-Charles-Paul, dit* prince Napoléon (Jérôme)). — 5215, 5228, 5284<sup>D</sup>, 5326<sup>D</sup>.

Nous ne pouvons donner ici qu'un résumé succinct sur ce personnage dont les dictionnaires parlent abondamment.

Second fils du roi Jérôme et frère de la princesse Mathilde, il était né à Trieste le 9 septembre 1822. Il vécut d'abord en exil. En février 1848, il se rallia très ouvertement à la République et fut élu à la Constituante par le département de la Corse. Réélu à la Législative, il vota le plus souvent avec la gauche.

Après le coup d'État, il se tint quelque temps à l'écart, mais à la fin de 1852, un sénatus-consulte le nommait prince français, appelé éventuellement à succéder à son cousin. Sénateur

de droit, grand-croix de la Légion d'honneur, général de division, ministre de l'Algérie et des colonies en 1858-1859, etc., il fut certes investi de hautes charges qui l'associaient étroitement à la famille impériale, mais en même temps il prenait des positions nettement hétérodoxes sur des problèmes importants, ce qui amena plusieurs fois des désaveux et des disgrâces. En mai 1865 notamment, il prononça en Corse un discours retentissant à l'inauguration de la statue de Napoléon I<sup>er</sup>, qui lui valut un blâme officiel de l'Empereur, inséré au *Moniteur*. A l'intérieur du système, c'était un opposant de poids, fort mal vu d'ailleurs de l'Impératrice.

Ses relations avec George Sand, commencées en 1852 après le coup d'État, furent vite confiantes et amicales. En conclure un ralliement de George Sand à l'Empire est un véritable contresens. Le prince seconda de tout son pouvoir les démarches de l'écrivain en faveur des persécutés. Il vint à Nohant en 1857 et 1868, fut parrain de la petite Aurore, et échangea avec George Sand une correspondance suivie. Maurice Sand fit partie en 1861 du voyage d'études que fit le prince avec sa femme (la princesse Clotilde de Savoie, fille du roi Victor-Emmanuel I<sup>er</sup>) aux États-Unis.

George Sand lui aurait dédié le roman *Le Marquis de Villemér* si l'édition projetée en 1875 avait vu le jour.

Il est mort le 18 mars 1891 à Rome.

BONNECHOSE (Louis-Charles-François-Gaston de). — 5283.

Ce Normand, né à Grand-Camp (Eure) le 7 août 1792, fils de François-Agnan-Henri de Bonnechose et de Élisabeth-Marie-Louise-Victoire-Dorothée de Nudebert, entra à Saint-Cyr en 1809, et fit les campagnes de Russie, de Saxe et de France en 1812, 1813, et 1814 comme lieutenant au 16<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval. A la Restauration il passa aux mousquetaires, puis aux hussards de la Garde Royale mais quitta le service en 1817, peu après son mariage avec Eugénie de Bonardi du Ménil. Il avait reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 22 août 1814 (*Service historique de l'armée*). Lié avec la famille de Mme Marliani, c'est dans le salon de celle-ci qu'il connut George Sand.

La date de sa mort ne nous est pas connue. Il vivait encore en 1852 et habitait 17, rue Las-Cases.

BORIE (Alexis-Pierre-Victor-Louis-André). — 5337<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VIII, p. 774 et t. IX, p. 916.

BOUFFÉ (Louis). — 5328.

Sur ce Bouffé, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre acteur Hugues-Marie-Désiré Bouffé, sur lequel nous avons donné une notice au t. IV, p. 892, nous savons seulement qu'il était directeur ou directeur associé du Vaudeville en 1851, au moment où il signe avec Hetzel, agissant en qualité de mandataire de George Sand, un contrat pour la reprise de *Claudie*. Les dictionnaires et biographies sont muets à son sujet.

BOUGY (*Alfred-James-Louis-Joseph de*). — 5206.

Érudit, bibliothécaire, écrivain, touriste, Alfred de Bougy, né à Grenoble le 5 novembre 1814, a été bibliothécaire de 1842 à 1846, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il a écrit l'histoire. Il passa ensuite à celle de la Sorbonne, fut chargé de missions en Espagne, en Suisse et en Italie, publia des récits de voyage, des contes, des romans dont la liste est assez longue. George Sand, sollicitée par lui, préfaça son ouvrage : *Légende, histoire et tableau de Saint-Marin* (1865). Il a publié des *Opuscules posthumes de Jean-Jacques Rousseau* et consacré une étude à Stendhal. En février 1857, il épousa une maîtresse de pension, Palmyre Robelin.

Les dictionnaires sont en désaccord sur les dates de sa naissance (celle que nous donnons plus haut nous a été confirmée par la mairie de Grenoble) et de son décès : 4 septembre 1871 (et non 1874). Il n'est pas mort à Évian comme l'annonce le Dictionnaire de Vapereau, mais à Thonon-les-Bains (H<sup>te</sup>-Savoie).

BOURDET (François-Édouard). — 5015<sup>D</sup>, 5290<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VII, p. 792.

BOURGOING (Jeanne-Rose-Marie, dite Rozanne Petit, Mme Joseph). — 4899, 5038.

Cf. notice, t. III, p. 864 et t. IX, p. 916.

BROHAN (Joséphine-Félicité-Augustine). — 5044<sup>D</sup>, 5047<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VIII, p. 777.

BRUNET (Silvain, dit Henri). — 5360.

Cf. notice, t. VIII, p. 777.

BULOZ (François). — 4777<sup>D</sup>, 4781<sup>D</sup>, 4783, 4794, 4822, 4839, 5037.

Cf. notice, t. II, p. 913.

BULOZ (*Christine-Marie-Euphrosine Blaze, Mme François Buloz*).

— 5156. Cf. notice, t. III, p. 864.

CAILLAUD (*Pierre*). — 5355.

Né à Neuvy-Saint-Sépulchre (Indre) le 21 décembre 1815, il est entré comme menuisier au service de George Sand, à une date non précisée. Au carnet B. N. N. a. fr. 13649, fol. 72, on lit : « Caillaud — nouveaux arrangements modifiant ceux du 18 janvier 52. On paye Caillaud 350 francs par an. Il sera payé tous les 1<sup>ers</sup> et tous les 15 de chaque mois. » Mais on l'y trouve déjà avant cette date du 18 janvier 1852. Il avait beaucoup de travail dans cette grande maison où l'affectation des pièces était souvent modifiée, et où il assurait les travaux de menuiserie de la scène et des décors. Il remplissait même parfois de petits rôles dans les pièces.

Sa femme, née Joséphine Bauniat, lui avait donné trois enfants dont G. S. se chargea lorsqu'il mourut prématurément, d'une fièvre typhoïde, le 23 décembre 1854, à Nohant.

CALAMATTA (*Luigi*). — 5274.

Cf. notice, t. III, p. 865.

CAMUS (*Alexis*). — 4827, 4853, 4958, 5021, 5075, 5107.

Cf. notice, t. IX, p. 917.

CANONGE (*Jules-Amédée*). — 4941.

Cf. notice, t. V, p. 859.

CARLIER (*Pierre-Charles-Joseph*). — 5287<sup>D</sup>, 5329<sup>D</sup>.

Homme politique, né à Champigny-sur-Yonne (Yonne), le 27 ventôse an 2 (17 mars 1794), et non à Sens en 1799 comme le dit à tort le *Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle*, Carlier, fils d'un cultivateur, fut d'abord commerçant à Rouen, agent de change à Lyon, avant de devenir commissaire de police à Paris, puis chef de la police municipale sous le préfet Gisquet de 1831 à 1833. A ce poste il réprima avec énergie les troubles de la rue. Rentré dans la vie privée en province de 1833 à 1847, il revint à Paris en 1848, reprit les fonctions de chef de la police municipale, puis devint préfet de police de 1849 à octobre 1851, période pendant laquelle il se montra un adversaire déclaré des républicains.

Après le coup d'État, il devint provisoirement commissaire

général du gouvernement pour les départements du Cher, de l'Allier, de la Nièvre, puis entra au Conseil d'État.

Les relations que George Sand eut avec lui avaient pour seul but de sauver des condamnés politiques.

Il est mort à Sens (Yonne) le 31 mars 1858.

CARPIER (Marie-Aimé). — 5254.

Son acte de mariage reconstitué (15 avril 1847, Paris 1<sup>er</sup> : il épousait Marie-Louise de Montheau, fille d'un conseiller à la Cour des Comptes — *Arch. Seine*) n'indiquant pas l'âge des époux, nous n'avons que des renseignements succincts sur ce personnage.

Auteur d'un drame — vaudeville, *Les Mousquetaires* (1841), il fut nommé directeur-gérant du théâtre des Variétés par arrêté du 6 juin 1851; l'autorisation lui sera retirée le 16 janvier 1854. (*Arch. Nat.*, F<sup>21</sup> 1133.) C'est pendant cette période qu'il accepta la pièce de George Sand, *Nello*, que devait jouer Frédérick-Lemaître, puis, le capricieux grand acteur s'étant désintéressé de ce rôle, fut amené à la refuser.

Il publia en 1858 une cantate intitulée *Le Retour*. Là semble se borner la liste de ses œuvres, avec le drame cité plus haut. La date de sa mort est inconnue.

Ses prénoms sont Marie-Aimé et non Marie-Anne, comme l'indique le catalogue de la Bibliothèque nationale.

CAVET (N...). — 5227, 5254.

Sur ce chef de cabinet de Persigny au ministère de l'Intérieur en 1852, nous n'avons pu réunir les éléments de la biographie la plus succincte. Son prénom n'apparaît nulle part, ce qui ne facilite pas les recherches.

CAZAMAJOU (Angélique-Caroline Delaborde, Mme Pierre). — 4762, 4799, 4939, 4959, 5238.

Cf. notice, t. I, p. 1001.

CAZAMAJOU (Mammès-Charles-Oscar). — 4752<sup>D</sup>, 4876<sup>D</sup>, 4938<sup>D</sup>, 5237<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VII, p. 794.

CHADAIGNE (Alexis). — 5155.

Coiffeur à La Châtre où il était né le 30 novembre 1814, cet artisan avait plusieurs cordes à son arc. Une annonce dans le

journal local, en 1847, énumère les articles que l'on trouve dans son magasin : « Cravates, foulards, gants, dessins en cheveux, parfumerie fine. » Il était aussi limonadier, avait une salle de danse. Enfin la lettre publiée montre qu'il était piqué de la tarentule littéraire, puisqu'il avait écrit une pièce de théâtre.

Hélas ! ces multiples activités ne portèrent pas bonheur au malheureux Chadaigne : le 1<sup>er</sup> février 1851, son « jardin d'hiver », nouvellement construit, s'était effondré, et le 23 juillet 1852 le *Moniteur de l'Indre* annonçait la saisie de divers immeubles lui appartenant.

CHARPENTIER (*Gervais-Hélène*). — 4765, 4768.

Cf. notice, t. III, p. 868.

CHATIRON (*Marguerite-Émilie Devilleneuve, Mme Hippolyte*). — 4796.

Cf. notice, t. II, p. 915.

CHAUVET (*Jean*). — 4967<sup>D</sup>.

Sur ce maçon, à qui George Sand et Müller-Strübing avaient fait chanter en décembre 1850 des airs berrichons, voir au t. IX, p. 835, la lettre n<sup>o</sup> 4690.

CHÉRI (*Rose-Marie Cizos, Mme Adolphe Lemoine-Montigny, dite Rose*). — 5143.

Rose Chéri, fille d'un couple d'acteurs, née sur les planches comme Marie Dorval, a vu le jour à Étampes le 27 octobre 1824. Le hasard des tournées l'amena plus tard à jouer dans la minable salle de théâtre de La Châtre, « retraite des rats et des chauves-souris » en juillet-août 1840, et le journal local, avec des éloges pour la jeune étoile, avait imprimé en son honneur et par trois fois, des vers (détestables) d'un poète du cru qui a mieux fait de ne signer qu'avec des initiales ne permettant pas l'identification (O. M. J. C. R.). La pauvre Rose s'était évacuée un soir sur le théâtre, le décor ayant failli l'écraser dans sa chute. Mais comme George Sand avait passé toute l'année 1840 à Paris, les deux femmes ne devaient se rencontrer que beaucoup plus tard ; lorsque Rose Chéri, devenue en mai 1847 l'épouse d'Adolphe Lemoine (dit Lemoine-Montigny), directeur du Gymnase, joua le principal rôle dans *Le Mariage de Victorine*, en novembre 1851.

Elle devait jouer également dans cinq autres pièces de George Sand représentées sur la même scène de 1852 à 1859.

La charmante actrice mourut à Passy le 22 septembre 1861, d'une diphtérie contractée au chevet d'un de ses enfants. Elle n'avait pas terminé sa 36<sup>e</sup> année.

CLARY (*Justinien-Nicolas*, vicomte). — 5342.

Né à Paris le 8 juin 1816, élève de l'école de Saint-Cyr, officier de la Légion étrangère, Justinien Clary participa en 1839 à l'expédition des Portes-de-Fer, fut aide de camp de Bugeaud avec le grade de capitaine. Ayant quitté l'armée, il devint avocat. En 1848, on le trouve comme chef de bataillon dans la Garde nationale de Paris. Le Loir-et-Cher l'envoya à la Législative le 8 juillet 1849. Il démissionna en décembre 1850, mais fut réélu en février 1852, puis à chaque élection jusqu'en 1869 où il échoua. En 1870 il reprit du service comme chef d'État-major de la 18<sup>e</sup> division. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

Clary avait épousé en premières noces Thérèse-Léopoldine Berthier, vicomtesse de Wagram (le 27 octobre 1849). Il se remariera en 1883 avec Sophie-Victorine-Eugénie Moreau, veuve du célèbre médecin Pierre-Fidèle Bretonneau.

Clary est mort au château de Pallau, commune de Saint-Cyr-sur-Loire (Indre-et-Loire), en octobre 1896.

CLÉSINGER (M. et Mme Georges-Philippe). — 5309<sup>D</sup>.

Statuaire, élève de Flatters et de Bosio, Georges-Philippe Clésinger, né à Besançon le 15 septembre 1788, exerça son art à Besançon, et professa la sculpture et le dessin à l'école des Beaux-Arts de cette ville.

Sa femme était née Anne-Gabrielle Doroz. Ils eurent neuf enfants, dont celui qui devait devenir le gendre de George Sand.

Le père Clésinger mourut le 14 mai 1852.

Cf. Émile Fourquet, *Hommes célèbres de Franche-Comté*.

CLÉSINGER (Jean-Baptiste, dit Auguste). — 5310<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VII, p. 795.

CLÉSINGER (Solange Dudevant, Mme Jean-Baptiste). — 4775, 4780, 4786, 4801, 4811, 4823, 4842, 4868, 4887, 4891, 4897, 4903, 4909, 4912, 4917, 4926, 4930, 4945, 4948, 4954, 4986,

4988, 4990, 4993, 5000, 5009, 5014, 5016, 5018, 5030, 5032, 5039, 5056, 5069, 5073, 5084, 5099, 5103.

Cf. notice; t. II, p. 920 (DUDEVANT Solange).

CONNEAU (François-Alexandre-Henri). — 5302<sup>D</sup>, 5307, 5316<sup>D</sup>.

Né à Milan le 3 juin 1803, mais Français d'origine, Henri Conneau fut d'abord secrétaire du roi Louis, puis, après des études médicales à Florence, devint le médecin de la reine Hortense. Il participa avec les deux fils du roi de Hollande à l'insurrection des états du pape en 1831 et ne quitta guère par la suite Louis-Napoléon dont il partagea la captivité au fort de Ham après l'affaire de Boulogne, à laquelle il avait pris part. Lorsque l'Empire fut proclamé, Conneau, premier médecin de l'Empereur, devint député de la Somme au Corps législatif de 1852 à 1867, sénateur et grand-officier de la Légion d'honneur en 1867. Après la chute de l'Empire, il se retira en Corse, et mourut dans cette île à La Porta, le 16 août 1877.

CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS :

M***. —	4803 <sup>D</sup> .
M***. — directeur de théâtre à Lyon	4805.
M***. —	4906.
M***. —	5226.
M***. —	5308.
M***. — (Augustin)	5296 <sup>D</sup> , 5327 <sup>D</sup> .
M***. —	5320.

DAGNEAU (Charles-Jules). — 5299, 5331, 5340.

Né à Paris le 17 mai 1818, Dagneau obtint le 17 janvier 1854 le brevet de libraire n° 9893 (annulé le 7 avril 1860). Il était associé de Daniel Giraud.

Ensemble ils ont publié de George Sand deux pièces, *Les Vacances de Pandolphe* et *Le Démon du Foyer*.

En 1859, Dagneau s'en alla en Algérie occuper un emploi non précisé, il en revint fou en 1869 et sans doute finit-il ses jours dans un asile.

Sa femme, née Hortense-Célestine Dagneau, obtint le transfert du brevet à son nom sous le n° 15783 (*Arch. Nat.*, F<sup>18</sup> 1751).

DARGAUD (Jean-Marie). — 4770<sup>D</sup>, 4863, 4875<sup>D</sup>.

Philosophe et historien, né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire) le 22 février 1800; grand ami de Quinet et de Lamartine sur lequel il exerça une certaine influence, et au journal duquel, *Le*

*Bien public*, il collabora. Le poète lui a dédié une pièce des *Recueils* : « Le Tombeau de David à Jérusalem. »

Dargaud a publié de nombreux ouvrages sans jamais atteindre la grande notoriété dont il était avide. Suivant une expression savoureuse de Veuillot : « Il a réussi, dès longtemps, à se faire connaître parmi ceux qui ne réussissent pas à se faire lire. » (*Mélanges*, t. VIII, p. 391.) Citons quelques titres de ces œuvres bien oubliées : *Histoire de Marie Stuart* (1850) qui fait l'objet de la lettre n° 4863, *Voyage aux Alpes* (1857), *Histoire de la liberté religieuse en France* (1859), *Voyage en Danemark* (1861), *Histoire de Jane Gray* (1863), *Histoire d'Élisabeth d'Angleterre* (1865), *Histoire d'Olivier Cromwell* (1867).

Il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur en avril 1847.

Il est mort à Paris le 5 janvier 1866.

DAUBRUN (Marie Brunaud, dite Marie). — 5189<sup>D</sup>.

La belle actrice à laquelle Baudelaire a dédié tant de poèmes célèbres est née le 30 septembre 1827. Elle débuta au théâtre de la Porte-Saint-Martin dans le premier rôle de *La Belle aux cheveux d'or*, des frères Cogniard, le 18 août 1847 (le sonnet *L'Irréparable*, de Baudelaire, a d'abord porté le titre de la pièce).

On la voit jouer dans deux pièces de George Sand : en octobre 1850, *François le Champi*, reprise, à la Porte-Saint-Martin, rôle de la Sévère; *Claudie*, 11 janvier 1851, au même théâtre, rôle de la Grand'Rose. George Sand complimente dans la préface de cette pièce « la belle Mme Daubrun à la voix harmonieuse, au jeu digne dans la franchise et la rondeur ».

En août 1855, une intervention de Baudelaire auprès de George Sand n'eut pas le succès espéré par le poète, et lui inspira des commentaires désobligeants, et injustes comme nous l'avons montré dans un article de *Harvard Library Bulletin* (vol. XVI, n° 3, Autumn 1960). Nos lecteurs verront dans un prochain tome les lettres à Gustave Vaëz où George Sand ne dit que du bien de Marie Daubrun pour essayer de lui assurer un rôle.

Celle-ci est morte à Paris le 9 février 1901.

Cf. Albert Feuillerat, *Baudelaire et la Belle aux cheveux d'or*, Paris, José Corti, 1941.

DELACROIX (Ferdinand-Victor-Eugène). — 4900, 4911, 4982, 5020, 5024, 5054, 5125, 5163.

Cf. notice, t. II, p. 917.

DEVOISIN (Anne-Caroline-Joséphine Husson, dite Anna, Mme).  
— 5074, 5353.

Pour des raisons qui n'apparaissent pas, les lettres de George Sand à cette destinataire ont été classées à la collection Lovenjoul au nom de Mme Gilbert des Voisins. Il n'est pas impossible que l'intéressée ait entretenu elle-même la confusion avec la famille Gilbert des Voisins, noble et plus illustre. Mais l'acte de naissance de son mari, né le 1<sup>er</sup> frimaire an 14 à Besançon, porte simplement : « fils de Joseph Amant Hyacinthe Devoisin, officier au 69<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie ». Elle se faisait aussi appeler Mme de Voisins d'Ambre : c'est à ce nom que Flaubert lui écrit par deux fois et le Dictionnaire de Vapereau (6<sup>e</sup> édition) donne sa biographie à l'article « Voisins d'Ambre ».

Anne Husson, née à Montagney-les-Forges (Doubs) le 23 juin 1827, avait été élevée en Algérie. Elle y épousa Joseph Devoisin, son aîné de 21 ans, qui fut successivement commissaire civil à Douera, Koleah, La Calle, Tenez, secrétaire général de la préfecture d'Oran, et enfin sous-préfet de Mascara de 1859 à 1865 ; quand Mme Devoisin écrit à George Sand sa première lettre c'est à La Calle que son mari est en poste.

Anna Devoisin avait appris l'arabe et étudié les mœurs de l'Afrique du Nord. Quand elle se mit à écrire, encouragée par George Sand, elle donna, sous le pseudonyme Pierre Cœur, des articles, des contes, des romans à de très nombreux journaux, puisant la plupart du temps son inspiration en Afrique. En volume, elle a publié : *Contes algériens* (1869), *Les Borgia d'Afrique* (1872), *La Fille des rabbins* (1876), *Excursions d'une Française dans la régence de Tunis* (1884), *Un drame à Alger* (1887), etc.

Flaubert, qui avait apprécié *Les Borgia d'Afrique*, lui reconnaissait des qualités de conteur. Dans une des lettres qu'il lui adressa (24 septembre 1872), notons ce jugement : « l'esprit excessif qui anime votre figure ». C'est peut-être cet esprit excessif, et l'indiscrétion de la dame, qui finirent par agacer George Sand, bien disposée à son égard au début de leurs relations et qui lui avait trouvé un appartement dans sa maison du 97, rue des Feuillantines de 1865 à 1867.

Mme Devoisin vivait encore en 1902. Nous n'avons pas la date de sa mort.

DODY (Ariste). — 5262.

Écrivain obscur, qui vivait encore en 1906, puisqu'il signe

dans le *Gaulois du dimanche* du 28-29 juillet 1906 un article où est publiée la lettre n° 5262 avec cette présentation : « En classant mes vieux papiers, les vieilles lettres que je relis quelquefois pour me rappeler mes joies, mes illusions, mes espérances d'antan, je retrouve une lettre de George Sand... » Nous n'avons la trace que d'un seul ouvrage de lui : *Nos victimes* (Paris, Pedone, 1896). La préface de Nadar aurait pu nous apprendre quelque chose sur l'auteur, mais il nous a été impossible de consulter ce volume, car il manque à la Bibliothèque nationale.

DOUELLE (Mme). — 4750<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. IX, p. 921.

DUDEVANT-SAND (Maurice). — 4737, 4741, 4745, 4746<sup>D</sup>, 4747, 4748, 4751, 4758, 4767, 4769, 4913, 4914, 5119, 5127, 5130, 5134, 5137, 5138.

Cf. notice, t. I, p. 1004.

DUMAS (Alexandre) père. — 4920<sup>D</sup>, 4999<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. III, p. 872.

DUMAS (Alexandre) fils. — 5010, 5053.

Fils naturel de Marie-Catherine Labay, le petit Alexandre né à Paris le 27 juillet 1824 fut reconnu par son père le 17 mars 1831. Dumas fils a eu une carrière et laissé une œuvre trop connues pour que nous les détaillions ici.

Ses romans et ses pièces lui valurent une grande célébrité, la fortune, l'Académie française, tous les honneurs souhaitables pour un homme de lettres de la fin du siècle dernier. On voit dans ce volume les débuts romanesques de ses relations avec George Sand, qui se continueront jusqu'à la mort de la romancière, relations qui deviendront très affectueuses, puisqu'ils s'appelaient « chère Maman » et « mon fils ». Nous aurons à publier de très nombreuses lettres.

Il fut un hôte fréquent et recherché de Nohant. George Sand lui dédia sa pièce *Le Drac* et projetait, pour l'édition de 1875, de lui dédier le roman *André*.

Il épousa en premières noces, le 31 décembre 1864, Nadja Knorring, sa maîtresse, veuve d'Alexandre Naryschkine, et devenu veuf, le 26 juin 1895, Henriette Régnier, fille de l'acteur.

Sa mort surviendra peu après, le 28 novembre à Marly-le-Roi (Seine-et-Oise, aujourd'hui Yvelines).

Cf. André Maurois, *Les Trois Dumas*, Paris, Hachette, 1957.

DUPUIS (*Adolphe-Charles*). — 5314.

C'est peut-être l'acteur qui joua le plus grand nombre de pièces de George Sand. Né le 16 avril 1824 à Paris, et fils d'une comédienne connue, Rose Dupuis, il suivit la carrière maternelle, entra au Conservatoire, et fut d'abord engagé au Théâtre-Français, qu'il quitta pour Berlin où il resta jusqu'en 1848. Le Théâtre-Français n'ayant pas voulu le reprendre, le Théâtre-Historique, puis le Gymnase se l'attachèrent. C'est dans ce dernier théâtre qu'il fut successivement Vanderke père (*Le Mariage de Victorine*, 1851), Pascariel (*Les Vacances de Pandolphe*, 1852), le prince (*Le Démon du foyer*, 1852), Noël Plantier (*Le Pressoir*, 1853), Stephens (*Lucie*, 1856), Jacques de La Hyonnais, (*Françoise*, 1856), Des Aubiers (*Marguerite de Sainte-Gemme*, 1859).

Il eut de grands succès entre-temps dans des pièces plus célèbres de l'époque : *Diane de Lys*, *Le Gendre de M. Poirier*, *Le Demi-Monde*, etc.

En 1860, il passa au Vaudeville, puis partit pour la Russie, où il fit florès, n'en revint qu'en 1878, et reparut alors au Vaudeville.

Il est venu à Nohant en novembre 1854. George Sand lui avait dédié *Le Démon du foyer* dans l'édition projetée en 1875. Dupuis est mort à Saint-Pierre-lès-Nemours (Seine-et-Marne) le 23 octobre 1891. Cf. l'ouvrage anonyme *Adolphe Dupuis, 1824-1891* (Paris, 1893).

DUVERNET (*Jeanne-Ursule Fauvre*, Mme Charles-Nicolas). — 5199.

Cf. notice, t. I, p. 1009 et IV, p. 903.

DUVERNET (*Charles-Benoist*). — 4773, 4817, 4834, 5205<sup>D</sup>, 5211, 5217, 5235, 5243.

Cf. notice, t. I, p. 1008.

DUVERNET (*Françoise-Eugénie Ducarteron*, Mme Charles). — 4773, 4834, 4844, 4952, 4987, 5002.

Cf. notice, t. I, p. 1008 (DUVERNET Charles).

FALAMPIN (Jean-Gabriel). — 4757<sup>D</sup>, 4791<sup>D</sup>, 4797<sup>D</sup>, 4802<sup>D</sup>, 4807<sup>D</sup>, 4814<sup>D</sup>, 4819, 4826, 4843<sup>D</sup>, 4857, 4915, 4935, 4964<sup>D</sup>, 4995, 5006, 5011<sup>D</sup>, 5023, 5026<sup>D</sup>, 5043<sup>D</sup>, 5048, 5052, 5083, 5153<sup>D</sup>, 5188<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. V, p. 868.

FERNAND (Amaglia Hernandez, dite Mlle). — 5121<sup>D</sup>, 5364<sup>D</sup>.

Fille d'un médecin espagnol, proscrit, cette jeune actrice, élève de Samson, débuta au théâtre du Gymnase dans *Rodolphe*, de Scribe, en juillet 1844. Elle avait alors une vingtaine d'années (on la dit née vers 1824). Puis elle passa à l'Odéon, alors sous la direction de Bocage, y fit ses débuts dans *l'Ingénue à la cour*, de Mazères et Empis, le 20 mars 1846, et devint un des bons éléments de la troupe.

C'est à ce moment que George Sand fait sa connaissance. Elle l'appréciait beaucoup et tint expressément à ce que Mlle Fernand créât le rôle d'Edmée dans *Mauprat* le 28 novembre 1853.

Elle vint plusieurs fois à Nohant, en 1852 et 1853. Sa carrière fut brève : elle mourut le 19 janvier 1855 d'une phtisie laryngée après trois mois de souffrances. Ses obsèques eurent lieu le dimanche 21 au cimetière Montmartre (*Revue et Gazette des théâtres*, 1<sup>er</sup> février 1855).

Cf. Salvador-Tuffet, *Biographie de Mlle Fernand*, Paris, Charlieu, 1853.

FISCHER (Catherine-Sophie Quirin, veuve Fischer). — 5096, 5122, 5140, 5145, 5146, 5149, 5150, 5158, 5162, 5167<sup>D</sup>, 5168, 5172, 5175, 5181, 5192, 5202, 5212, 5236, 5256, 5291, 5293, 5295, 5301, 5339, 5346.

Cf. notice, t. IX, p. 923. (Le nom doit être corrigé en FISCHER ; nous avons été trompés sur l'orthographe du nom, mal recopié dans un acte reconstitué). Le premier mari de Sophie, Charles-Louis Fischer, était mort à Paris le 3 décembre 1844, à l'âge de 67 ans.)

FLEURY (Alphonse). — 4744, 5244<sup>D</sup>, 5356, 5361.

Cf. notice, t. II, p. 922.

FLEURY (Laure Decerfz, Mme Alphonse). — 4789, 5359.

Cf. notice, t. I, p. 1002 (DECERFZ).

FLEURY (Louise-Aimée-Valentine). — 4792.

Fille de la précédente, née le 15 janvier 1838, à La Châtre, Valentine Fleury se voit dédier le charmant conte *Histoire du véritable Gribouille* en 1850, alors qu'elle venait d'être victime d'un accident qui aurait pu être grave, mais qui n'aura pas de suites.

Elle épousera Louis-Maurice Engelhardt (1819-1891), avocat à Strasbourg, nommé maire de cette ville le 7 septembre 1870 par Gambetta sans pouvoir rejoindre ce poste, préfet du Maine-et-Loire ensuite, et président du Conseil municipal de Paris en 1881. Fortement orienté à gauche au début de sa vie politique, il inclina vers des opinions plus modérées qui lui valurent plusieurs échecs, aux élections sénatoriales de 1882, aux élections législatives de 1883. Il a publié plusieurs ouvrages. Valentine, qui est morte très âgée à Saint-Cloud, le 7 mars 1931, avait eu deux filles, Berthe (1867-1952), et Lucie (1869-1937) qui épousa Pierre-Félix Pécaut, directeur de l'École normale supérieure de Saint-Cloud.

FLEURY (N...). — 4979<sup>D</sup>.

Nous n'avons pour l'identifier que son papier à lettres qui porte : « Mr Fleury, receveur de rentes, Fg Poissonnière n° 13, Paris. » Il agit comme conseil du directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

FORTOUL (*Hippolyte-Nicolas-Honoré*). — 5232, 5280, 5315.

Cf. notice, t. III, p. 874.

FOURNIER (Marc). — Voir : MARC-FOURNIER.

FRANÇOIS (Ferdinand). — 5207, 5294.

Cf. notice, t. VI, p. 938.

FRÉDÉRIK-LEMAITRE. — Voir : LEMAITRE (Frédéric).

GEOFFROY-SAINT-HILAIRE (Angélique-Jeanne-Louise-Pauline Brière de Mondétour, Mme Étienne). — 5303<sup>D</sup>.

Née vers 1780, la femme du grand savant Geoffroy Saint-Hilaire a survécu longtemps à son mari (1772-1844), à son fils Isidore (1805-1861), à sa fille Stéphanie (1809-1860). Elle est morte peu de temps avant George Sand, le 13 avril 1876, à Paris (5<sup>e</sup>).

GÉRALDY (Jean-Antoine-Just). — 5343.

Français bien que né le 9 octobre 1808 à Francfort-sur-le-Main (Allemagne), où son père était commissaire des guerres, il fit d'abord des études scientifiques. Reçu ingénieur des mines en 1827, il fut davantage attiré par le chant pour lequel il avait des dispositions. Manuel Garcia (le père de Pauline Viardot) lui avait donné des leçons; il chanta d'abord dans des concerts, puis fit ses débuts dans l'opéra à Venise, à San-Benedetto, dans *la Cenerentola*. Mais une maladie grave l'obligea au repos. Dans *Hist. Vie*, V<sup>e</sup> partie, ch. III (*Œuvres autobiographiques*, t. II, p. 207, n.) George Sand fait allusion à cette maladie : « Géraldy, le chanteur, était à Venise à la même époque, et fit, en même temps qu'Alfred de Musset, une maladie non moins grave. » Cependant, Mme Marix-Spire n'a pas retrouvé la trace de représentations à Venise où Géraldy aurait participé en 1834 (*Les Romantiques et la musique, Le Cas George Sand*, p. 352, n. 13).

Géraldy dut abandonner l'idée de devenir chanteur d'opéra. Professeur de chant au Conservatoire de Bruxelles à partir de 1837, il revenait à Paris six mois par an pour y donner des leçons particulières et aussi des concerts. Il a écrit beaucoup de mélodies (Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, 1<sup>er</sup> supplément). En 1852, il a donné des leçons à Augustine de Bertholdi. George Sand le jugeait artiste accompli, mais peu sérieux (sans doute parce que trop galant avec ses élèves). Il est mort à Paris le 27 mars 1869.

GILLAND (Jérôme-Pierre). — 5017.

Cf. notice, t. VIII, p. 785.

GIRAUD (Daniel). — 5299, 5331, 5340.

Né à Nîmes le 5 décembre 1812, Giraud, d'abord employé chez son frère, libraire à Nîmes, puis commis chez Hachette à Paris, rentra au pays natal, d'où il revint en février 1847. Il obtint le brevet de libraire n° 7955 le 16 avril 1847, et s'associa avec Dagneau. Voir dans la notice de ce dernier les ouvrages de George Sand qu'ils ont publiés ensemble. (*Arch. nat.*, F<sup>18</sup> 1769.)

Nous ignorons la date de sa mort.

GOUNOD (Charles-François). — 5081<sup>D</sup>, 5097, 5105, 5193.

Fils de François-Louis Gounod, peintre, et de Victoire Lemachois, Charles Gounod, né à Paris le 17 juin 1818,

montra très tôt des dispositions musicales encouragées par sa mère. Il obtint le grand prix de composition musicale en 1839 et fit un long séjour en Italie à la villa Médicis, au cours duquel il entra au séminaire de Rome et fut sur le point de se faire prêtre. Sa *Messe solennelle*, exécutée à Saint-Eustache en 1849, le mit au nombre des compositeurs destinés à devenir des maîtres. Son premier opéra *Sapho* (1850) réussit médiocrement, mais *La Nonne sanglante* (1854) et surtout *Faust* (1859), *Mireille* (1862), *Roméo et Juliette* (1867) le mirent hors de pair. Il a fait beaucoup d'autre musique : cantates, messes, mélodies, etc. Membre de l'Académie des Beaux-Arts (mai 1866), il franchit tous les grades de la Légion d'honneur.

Il avait été très lié avec Pauline Viardot, qui lui avait fait rencontrer George Sand. Ils se brouillèrent lorsque Gounod épousa, en mai 1852, Anna, la fille du pianiste Zimmermann, et du coup il semble que George Sand se refroidit beaucoup pour le jeune musicien.

Gounod est mort à Saint-Cloud (Seine-et-Oise, aujourd'hui Hauts-de-Seine) le 18 octobre 1893.

GOZLAN (Léon). — 5334<sup>D</sup>.

Ce littérateur fécond et spirituel, poète, romancier, journaliste, auteur dramatique, est né à Marseille le 24 fructidor an 11 (11 septembre 1803). Contraint par la ruine de son père, armateur d'origine levantine, de quitter le collège, il tâta d'abord du commerce, à Alger, au Sénégal, mais avec peu de succès. Il revint à Marseille, se fit pion pour reprendre ses études, monta ensuite à Paris avec un recueil de poésies, comme tout débutant, et entra comme commis dans une librairie, vendant la littérature des autres, en attendant que la sienne pût le nourrir. Son compatriote Méry lui mit le pied à l'étrier en l'introduisant dans divers journaux.

La liste de ses œuvres est impressionnante, mais leurs titres n'évoquent plus guère de souvenirs chez le lecteur de 1973, à part peut-être, à cause de Balzac dont il fut l'ami et à qui il servit de modèle, ses deux volumes *Balzac en pantoufles* (1856) et *Balzac chez lui, souvenirs des Jardies* (1862). Il en va de même pour ses pièces, dont quelques-unes ont eu du succès.

Ses relations avec George Sand se réduisent à peu de chose. Il est mort à Paris, rue Bleue, le 14 novembre 1866.

HETZEL (Pierre-Jules). — 4753, 4754, 4766<sup>D</sup>, 4776, 4779, 4784, 4800, 4804, 4813, 4815, 4828, 4855, 4865, 4866, 4867, 4871,

4872, 4873, 4874, 4878, 4879, 4884, 4885, 4893, 4902, 4916, 4919, 4921, 4922, 4928, 4929, 4931, 4933, 4934, 4944, 4946, 4949, 4951, 4953, 4957, 4961, 4963, 4966, 4969, 4975, 4976, 4984, 4985, 4989, 4991, 4994, 4996, 4998, 5007, 5025, 5029, 5033, 5035, 5040, 5042, 5045, 5051, 5058, 5060, 5062, 5063, 5065, 5067, 5068, 5076, 5077, 5080, 5087, 5088, 5091, 5092, 5093, 5095, 5102, 5104, 5106, 5108, 5110, 5111, 5112, 5114, 5115, 5116, 5148, 5159, 5160, 5171, 5185, 5204, 5213, 5216, 5220, 5245, 5251<sup>D</sup>, 5255, 5259, 5267, 5268, 5275, 5298, 5300, 5319, 5330, 5347.

Cf. notice, t. V, p. 872.

HILLER (Ferdinand von). — 5218.

Ce pianiste virtuose et compositeur allemand, élève de Hummel, est né à Francfort-sur-le-Main le 24 octobre 1811. Il vint à Paris en 1828 et y resta plusieurs années, au cours desquelles il donna des concerts et organisa des séances de musique classique. Il était lié avec Chopin qui l'appréciait : « C'est un homme du genre de Beethoven, plein de poésie, de feu et d'âme. » (*Correspondance de Chopin*, t. II, p. 43.) George Sand l'avait connu à cette époque. Il fut même témoin de la première rencontre de la romancière avec Chopin : « Un soir, tu réunis chez toi l'élite de la littérature française. Certes, George Sand ne pouvait y manquer. En me reconduisant chez moi, Chopin me dit : « Quelle femme antipathique, cette Sand ! Est-ce vraiment bien une femme. Je suis prêt à en douter. » (Lettre d'Hiller à Liszt, citée par Niecks, *Friedrich Chopin...* Leipzig, 1890.)

Rentré dans son pays, Hiller fut directeur de musique à Dusseldorf, puis directeur du Conservatoire de Cologne. Pendant la saison 1851-1852, il fut appelé à diriger le Théâtre-Italien de Paris. On lui doit de nombreux morceaux de musique de chambre et de piano, ainsi que des opéras, des symphonies, des cantates, etc.

Il est mort à Cologne le 10 mai 1885.

HOUSSAYE (Arsène Housset, dit). — 5208, 5241.

Cf. notice, t. VI, p. 940.

JOANNE (*Adolphe-Laurent*). — 5144.

Cousin de Louis Viardot, né à Dijon le 15 septembre 1813, Joanne commença par faire des études de droit, se fit recevoir avocat le 3 janvier 1836, puis s'orienta vers le journalisme,

collaborant au *Droit*, à la *Revue britannique*, au *National*. Il fonda en 1843, avec Paulin et Edouard Charton, *L'Illustration*.

Pionnier de la littérature touristique avec les fameux Guides qui portent son nom (ancêtres des *Guides bleus*) il a publié de très nombreux *Itinéraires* pour les voyageurs visitant la France, l'Europe et même l'Orient. On lui doit aussi un important *Dictionnaire des communes de France* (1864), où l'on trouve encore bien des renseignements utiles.

Il est mort à Paris le 1<sup>er</sup> mars 1881.

JOLY (Pierre-Paul-Jean-Ariste-*Anténor*). — 5109<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VII, p. 806.

JOS (Geneviève, dite Ursule, Godignon, Mme Jean). — 4738, 5180.

Cf. notice, t. VII, p. 807.

LA GRANGE (Adélaïde-Edouard Le Lièvre, marquis de). — 5357.

Cf. notice, t. V, p. 878.

LAMBERT (Louis-Eugène). — 4743<sup>D</sup>, 4907<sup>D</sup>, 5120<sup>D</sup>, 5224.

Eugène Lambert, né à Paris le 25 septembre 1825, avait été camarade de Maurice à l'atelier Delacroix. — « Titi » parisien mâtiné de rapin, très blagueur et spirituel, il se montra un hôte sympathique et amusant, et, venu à Nohant pour un mois en juin 1844, il y resta douze ans, traité comme un membre de la famille. Élément précieux de la troupe théâtrale, principalement dans les rôles comiques, il secondait Maurice et Manceau dans l'élaboration des spectacles et la peinture des décors. Il répondait aux surnoms de Tortillard et Lambrouche.

Revenu à Paris, il fera un riche mariage et deviendra un peintre en vogue par ses portraits de chiens et de chats, spécialité qui ne lui assura pas l'immortalité, mais lui procura une grande aisance. Son fils Georges sera le filleul de George Sand.

Celle-ci lui a dédié l'un de ses plus beaux romans, *Les Maîtres sonneurs*.

Il est mort à Paris le 17 mai 1900.

Cf. G. de Cherville, *Les Chiens et les Chats d'Eugène Lambert*, préface d'Alexandre Dumas fils, Paris, Librairie de l'Art, 1888.

LEDUC (Mme). — 4851.

Actrice qui joue en 1850-1852 dans la troupe de Théodore Tournade à La Châtre, avec son mari. Nous ne savons rien d'autre sur ce couple qui ne paraît avoir prodigué ses talents, apparemment médiocres, que devant des auditoires provinciaux.

LEMAITRE (Antoine-Louis-Prosper, dit Frédérick). — 5151, 5184<sup>D</sup>, 5190<sup>D</sup>, 5269.

L'un des plus célèbres acteurs français du 19<sup>e</sup> siècle, le plus puissant peut-être et qui méritait son surnom de « Talma du boulevard », est né au Havre le 9 thermidor an 8 (28 juillet 1800). Après avoir suivi pendant deux ans les cours du Conservatoire, il essaya vainement d'abord d'entrer à l'Odéon, alla jouer sur des scènes secondaires. Une courte saison à l'Odéon en 1826 fut suivie d'une entrée à la Porte-Saint-Martin, en 1827, où sa composition dans *Trente ans ou la vie d'un joueur* le rendit célèbre. Il connut dès lors de véritables triomphes dans nombre de pièces dont il assura le succès, notamment *Lucrèce Borgia*, *Ruy Blas*, *l'Auberge des Adrets*, *Robert Macaire*, *Don César de Bazan*; capable de transformer un mélo absurde en chef-d'œuvre génial, à l'aise aussi bien dans le bouffon que dans le drame, il a été longtemps l'idole du public. Quant aux auteurs et aux directeurs de théâtre, inutile de dire qu'ils se le disputaient.

George Sand aurait vivement désiré lui voir interpréter *Nello*, mais, après avoir paru goûter la pièce, il s'en désintéressa. De fait, le rôle manquait de vigueur pour son tempérament. Il est mort à Paris le 26 janvier 1876, dans la misère.

Cf. P. Porel et G. Monval, *L'Odéon*, t. II; Robert Baldick, *La Vie de Frédérick Lemaître*.

LEMOINE-MONTIGNY (Auguste-Adolphe Lemoine, dit). — 5078, 5166, 5203, 5210.

Né à Mons, ville alors française, le 5 octobre 1805, Lemoine-Montigny fut auteur dramatique (en général en collaboration), mais surtout directeur de théâtre, d'abord à la Gaité, puis au Gymnase où il succéda à Delestre-Poirson (1844). Il en fit un des meilleurs de Paris, pendant plus de vingt ans, jouant des ouvrages de George Sand, Balzac, Dumas fils, Émile Augier, Jules Sandeau, etc.

Il avait épousé le 10 mai 1847 une de ses actrices, Rose Chéri (voir plus haut la notice à ce nom).

Il est mort à Paris le 8 mars 1880. George Sand lui a dédié *Le Pressoir*.

LEMOINE-MONTIGNY (Mme Adolphe). — Voir : CHÉRI (Rose).

LEROUX (Charles-Pierre). — 5362<sup>D</sup>.

Un des quatre frères Leroux, le plus jeune, né le 3 octobre 1806. Il a vécu dans l'ombre de son aîné, en parasite. On a pu lire au t. IV, p. 629, n. 1, une lettre de Charles Veyret qui n'est pas tendre pour lui et pour Achille, qu'il traite « d'orgueilleux et lâches fainéants qui vivent sans rien faire et sont habitués à cette existence de mendiants »; et Veyret précise : « en vivant de l'argent que vous leur donnez ».

Charles a épousé le 15 février 1834 Marie-Catherine-Rosalie Michel. La date de sa mort est inconnue.

Cf. J.-P. Lacassagne, *Pierre Leroux et George Sand*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Strasbourg 1971 (ronéotypée) qui a mis au jour nombre de documents inédits sur la famille Leroux.

LEROUX (Pierre-Henry). — 4950<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. III, p. 882 et t. IV, p. 912, qu'il convient de compléter en ajoutant que G. Sand lui a dédié le roman *Spiridion*.

LÉVY (Michel). — 4778, 4892.

Né à Phalsbourg (Meurthe, aujourd'hui Moselle), le 20 décembre 1821, il eut très jeune la bosse des affaires : à quinze ans, il gérait à Paris, rue Marie-Stuart, un cabinet de lecture et une librairie théâtrale (*Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle*). D'après un autre auteur, il aurait eu d'abord un étalage de bouquiniste derrière la Bibliothèque nationale.

Puis il se mit à éditer des pièces de théâtre dans un nouveau magasin passage du Grand-Cerf (en 1842). L'affaire grandissant et devenant prospère, il s'adjoignit ses deux frères, Calmann et Nathan, s'installa rue Vivienne, puis rue Auber où est encore la grande maison d'édition fondée par lui.

Elle a eu un fonds considérable et presque tous les auteurs marquants de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ont été édités par Michel puis Calmann Lévy : Dumas, Balzac, Hugo, George Sand, Flaubert, Baudelaire, Stendhal, Nerval, Henri Heine, etc. Quel palmarès !

A cette production très abondante s'ajoutaient des journaux comme *L'Entr'acte*, *L'Univers illustré*, le *Journal du Jeudi*,

le *Journal du Dimanche*, il avait fondé des collections (*Les Bons Romans*, la *Bibliothèque contemporaine* à couverture brique, la collection Michel Lévy habillée de vert) qui eurent une grande vogue en raison du choix des œuvres et du prix modique.

George Sand sera un de ses auteurs à partir de 1849 avec *La Petite Fadette* (édition originale), et sera éditée presque exclusivement par lui à partir de 1856.

Décoré de la Légion d'honneur en janvier 1873, Michel Lévy mourra subitement le 4 mai 1875 au retour du théâtre. George Sand lui consacra un article nécrologique dans *L'Univers illustré* du 15 mai 1875 (recueilli dans *Dernières pages*, p. 269-276), qui met l'accent avec beaucoup de justesse sur le rôle éminent qu'avait joué Michel Lévy dans la diffusion de la littérature.

Cf. Adolphe Racot, *Portraits d'hier*, p. 47. (Librairie illustrée, 1887.)

LIREUX (Louis-François-Auguste). — 5317<sup>D</sup>.

Né à Rouen vers 1814, fils de Louis-François-Auguste Lireux et de Claude-Alexandrine Carpentier, Lireux avait commencé par faire du journalisme dans sa ville natale. Venu à Paris, il dirigea la *Gazette des théâtres*, fut un des fondateurs de *La Patrie* en 1841, écrivit dans plusieurs journaux, notamment *Le Charivari*, *Le Messenger des Théâtres*, *Le Constitutionnel* où il tint le feuilleton dramatique de 1850 à 1855. Auteur avec Cham de *l'Assemblée nationale comique en 1848*, il avait la plume satirique et spirituelle.

En 1842 il avait pris la succession de Violet d'Epagny (1793-1868) à la tête de l'Odéon. Succession peu enviable et fort grevée. Il ramena à ce théâtre le public et l'argent, en choisissant bien ses auteurs et ses acteurs. *Lucrèce*, de Ponsard, fut un grand succès. Mais Lireux finit cependant sa gestion par une faillite (16 mai 1845).

Il se tourna ensuite vers les affaires et y réussit mieux qu'à l'Odéon. Il a dirigé la *Semaine financière*, le *Journal des chemins de fer*.

Il est mort à Bougival le 28 mars 1870, célibataire.

Cf., P. Porel et G. Monval, *L'Odéon*, t. II, p. 198-207.

LUGUET (Dominique-Alexandre-Esprit Benéfand, dit René). — 4671, 5057<sup>D</sup>, 5066, 5090<sup>D</sup>, 5128.

Cf. notice, t. IX, p. 930.

MACREADY (William-Charles). — 4983<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VI, p. 946.

MALOT (Hector-Henri). — 5152.

Né à La Bouille (Seine-Inférieure, aujourd'hui Seine-Maritime), le 20 mai 1830, ce fils de notaire, destiné à la magistrature, fit son droit, comme beaucoup de futurs littérateurs et même travailla dans une étude, comme Balzac. Mais le journalisme, et plus tard le roman, l'accaparèrent bientôt. Il a publié un nombre considérable d'œuvres romanesques, idéalistes, un peu faciles, où règnent les bons sentiments, et qui furent très populaires. Sont encore réédités dans les collections pour adolescents, *Les Aventures de Romain Kalbris* (1869) et *Sans famille* (1878) qui firent pleurer des générations de petits Français au cœur sensible.

Il est mort à Fontenay-sous-Bois le 18 juillet 1907.

MARC-FOURNIER (Jean-Marc-Louis Fournier, dit). — 5046<sup>D</sup>, 5061.

Suisse, né à Genève le 25 novembre 1815, Marc-Fournier, écrivit dans plusieurs journaux (*Le Globe*, *Figaro*, *L'Artiste*, *Le National*, *La Liberté*), fit jouer des mélodrames, collabora avec Paul de Kock, Alexandre Dumas, enfin prit en 1851 la direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin qu'il devait garder avec assez de bonheur jusqu'en 1868.

Ses relations avec George Sand ne furent pas très bonnes. Il retint longtemps la pièce *Mauprat*, pour, finalement, ne pas la monter.

Il est mort à Saint-Mandé (Seine, aujourd'hui Val-de-Marne) le 5 janvier 1879.

MARTIN (François-Louis-Silvestre-Fulbert). — 5086, 5252<sup>D</sup>,

Cf. notice, t. IX, p. 931.

MAUPAS (Charlemagne-Émile de). — 5344<sup>D</sup>.

Originaire de Bar-sur-Aube où il était né le 8 décembre 1818, de Maupas a attaché son nom au coup d'État. Il avait été sous Louis-Philippe, sous-préfet d'Uzès, puis de Beaune. Février 1848 amena sa destitution, mais la réaction qui suivit les journées de juin le remit en selle : sous-préfet à Boulogne-sur-Mer, préfet de l'Allier, puis de la Haute-Garonne, il se montra dans ces différents postes un zélé partisan de Louis-

Napoléon. Nommé préfet de police en novembre 1851, il fut de ceux qui préparèrent le coup d'État, et l'exécuteur des basses œuvres. Sa proclamation à la population parisienne est restée célèbre.

Ministre de la Police du 22 janvier 1852 au 10 juin 1853, il fit appliquer avec rigueur le décret sur la presse, et réorganisa la police de manière à en faire l'aveugle auxiliaire du pouvoir. Napoléon III ne fut pas ingrat : sénateur, ministre plénipotentiaire à Naples (1853), préfet des Bouches-du-Rhône (1860-1866), grand-croix de la Légion d'honneur, Maupas fut bien récompensé.

Après la chute de l'Empire, il rentra dans la vie privée. Il est mort à Paris le 19 juin 1888.

MAZZINI (Giuseppe). — 5085<sup>D</sup>, 5322.

Cf. notice, t. V, p. 885.

MÉLINGUE (Étienne-Marin). — 5050.

Mélingue a vu le jour à Caen le 4 avril 1808. Il ne vint au théâtre qu'après avoir roulé sa bosse comme artiste : sculpteur, peintre miniaturiste. Il alla même exercer ses talents à la Guadeloupe. Revenu en France, il joua sous le nom de Mr Gustave au théâtre de Rouen. Il y donna la réplique à Marie Dorval... qui trompa Vigny avec lui. Engagé à la Porte-Saint-Martin, il obtint des succès flatteurs dans *La Tour de Nesle*, *Don Juan de Marana*, *Benvenuto Cellini*, etc. On le vit plus tard à la Gaité, à l'Ambigu.

Il n'a joué que dans une seule pièce de George Sand, *Cadio*, en 1868, à la Porte-Saint-Martin.

N'ayant jamais abandonné la sculpture, il obtint une 3<sup>e</sup> médaille au Salon de 1852. Il aurait fait un médaillon à l'effigie de George Sand, que nous n'avons pas vu.

Mélingue, qui avait épousé une actrice, Rosalie-Théodorine Thiessé (1813-1886), sociétaire de la Comédie-Française, est mort à Paris le 27 mars 1875.

MICHELET (Jules). — 4840, 5123, 5281<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. VI, p. 947.

MICHIELS (Alfred). — 5117.

Cf. notice, t. IV, p. 915.

MONTIGNY. — Voir : LEMOINE-MONTIGNY.

MONTOUR (Henry-Alexandre-Jean-Baptiste-Théophile Le Beau, baron de). — 5352<sup>D</sup>, 5363.

Fils d'un ancien sous-préfet de Clermont (Oise), Théophile Le Beau de Montour est né à Portets (Gironde) le 6 septembre 1809. On ignore ce qu'il a fait jusqu'en 1848-1849 où il apparaît dans la vie politique comme rédacteur en chef de *la Patrie*, journal conservateur qui après avoir soutenu le gouvernement provisoire, devint l'organe officieux du prince-président. On le trouve en 1852-1853 chef de cabinet de Persigny, et bientôt chevalier de la Légion d'honneur, « pour services signalés dans la presse et l'administration ». Nommé maître des requêtes le 4 mars 1853, préfet de la Drôme le 5 novembre 1864, officier de la Légion d'honneur le 12 août 1866, il terminera sa carrière comme préfet du Lot-et-Garonne du 23 octobre 1869 au 7 septembre 1870, où la République liquidera l'administration napoléonienne. (*Arch. nat.*, F<sup>1</sup> B<sup>1</sup>-167<sup>28</sup>.)

On ignore la date de sa mort.

MOREAU DE JONNÈS (Alexandre, fils). — 5318.

Cf. notice, t. IX, p. 933.

MOULIN (Pierre-Alexandre). — 5173<sup>D</sup>.

Fils de Nicolas Moulin, commissaire du gouvernement, et de Jeanne Maulmond, Pierre-Alexandre Moulin, né à Culan (Cher) le 3 nivôse an 8 (25 décembre 1799), devint, après avoir été principal clerc de l'étude Nichault à Orléans, notaire à La Châtre en 1830, en remplacement d'Anselme Chamaillard, qui avait traité les affaires de Mme Dupin de Francueil.

Il épousa Françoise-Lucie Debeaufort, qui lui donna au moins un fils, Pierre-Charles, lequel succédera à son père en juin 1860. (*Arch. nat.*, BB<sup>10815</sup>.)

NADAUD (Martin). — 5124.

Ce bel exemple d'autodidacte, maçon devenu député, professeur, plus tard préfet, est né à Lamartinesche, commune de Soubrebst (Creuse), le 17 novembre 1815. A partir de 1830 il vint travailler à Paris (à pied), en qualité d'ouvrier maçon, comme beaucoup de paysans creusois « migrants » saisonniers. Il chercha vite à s'instruire et y réussit, grâce à une ténacité peu commune. Il adhéra aux doctrines de Cabet et entra à la Société des Droits de l'Homme. En mai 1849, élu représentant de la Creuse à la Législative, il vota avec la Montagne et fut l'ami de Proudhon.

Cela lui valut d'être parmi les premiers parlementaires expulsés, après le 2 décembre. Émigré en Belgique puis en Angleterre, il y exerça quelque temps son métier, puis se fit professeur de français, notamment à l'École militaire de Wimbledon. Revenu en France lors de l'armistice de 1859, il ne trouva pas de travail et revint à Londres, d'où il ne repartit que le jour de la déclaration de guerre. Nommé aussitôt préfet de la Creuse, il occupa ces fonctions pendant six mois, et démissionna le 31 mars 1871. George Sand à qui il avait rendu visite à Nohant en août 1851 le vit à Boussac le 3 octobre 1870 (*Journal d'un voyageur pendant la guerre*, p. 79-84.)

Il a écrit des ouvrages intéressants; *Histoire des classes ouvrières en Angleterre* (1873), *Les Sociétés ouvrières* (1877), *Questions ouvrières en Angleterre et en France* (1884), *Mémoires de Léonard, ancien ouvrier maçon*, son autobiographie (1895).

Il est mort dans son pays natal le 20 décembre 1898. On lui a élevé un buste à Bourgneuf.

NAPOLÉON (Jérôme), prince. — Voir : BONAPARTE (Napoléon-Joseph-Charles-Paul).

ORSAY (Gillion-Gaspard-Gabriel-Alfred de Grimaud, comte d'). — 5126, 5139, 5230, 5311, 5312, 5313.

Plus célèbre comme « dandy » et homme à bonnes fortunes que comme peintre et sculpteur, Alfred d'Orsay, né à Paris le 4 novembre 1801, ami d'enfance de Vigny, passa une grande partie de sa vie en Angleterre, menant la vie « fashionable » et amant en titre de Lady Blessington. C'est là qu'il avait connu Louis-Napoléon, lequel le gratifia du titre de Directeur des Beaux-Arts en juin 1852.

D'Orsay n'en profita pas longtemps, car il mourut à Paris le 4 août suivant.

On lui doit un buste monumental de Lamartine, entre autres œuvres. Il était en relation avec les Clésinger, et s'efforça maintes fois de raccommoier ce ménage désaccordé — sans y parvenir. George Sand avait au couvent connu sa sœur, Ida d'Orsay, duchesse de Guiche, puis de Gramont. Après avoir manifesté quelque méfiance à l'égard de ce « beau » professionnel, George Sand le jugea plus favorablement quand elle le vit agir dans l'intérêt de Solange et mieux encore lorsqu'il la seconda dans ses démarches « alors que, plein de généreuse sollicitude pour les victimes politiques, jusque sur son lit d'agonie, il était le noble et courageux Dorsay »

(*Hist. Vie*, III<sup>e</sup> partie, chap. XIV, *Œuvres autobiographiques*, t. I, p. 951.) Elle devait lui dédier *Mont-Revêche*, le roman qu'elle écrivait en 1852, mais il mourut trop tôt.

Cf. *Dictionary of National Biography*, art. d'Orsay; St. Lami, *Dictionnaire des sculpteurs français*; Pierre Chanlaine, *Un grand dandy, le comte d'Orsay* (1951); Elisabeth de Grammont, *Le Comte d'Orsay et Lady Blessington* (1955).

PAPET (Silvain-Ange-Charles-Jean-Baptiste-Gustave). — 5164, 5200.

Cf. notice, t. I, p. 1012.

PASSY (*Hippolyte-Philibert*). — 5341.

Cf. notice, t. IX, p. 935.

PATUREAU (Jean, dit Pâtureau-Francœur). — 4838<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. IX, p. 935.

PÉAN (Nicolas-Lucien-Émile). — 4808<sup>D</sup>.

C'est à Orléans qu'était né le 9 novembre 1809 Émile Péan, qui sera avocat puis avoué à la Cour Royale à partir de 1836. Il militait aussi dans les rangs de l'opposition, collaborait au *Journal du Loiret*, au *National*. En février 1848, il fut nommé adjoint au maire au 4<sup>e</sup> arrondissement de Paris, élu à la Constituante, puis à la Législative par le département du Loiret. Il était l'auteur d'un projet sur *Les Banques nationales foncières* présenté à l'Assemblée nationale le 15 juin 1848.

Comme il avait voté avec la gauche, il ne pouvait échapper au décret d'expulsion du 9 janvier 1852. Il se rendit en Belgique et n'en revint qu'après l'amnistie de 1859.

Il est mort à Orléans le 16 janvier 1871, trop tôt pour jouer un rôle dans la 3<sup>e</sup> République.

PERDIGUIER (Lise Marcel, Mme Agricol). — 5201, 5225, 5288.

Cf. notice, t. V, p. 887.

PÉRIGAUD (abbé Jean-Baptiste). — 5272<sup>D</sup>.

Né à Argenton-sur-Creuse (Indre) le 13 octobre 1820, l'abbé Périgaud, nommé curé de Nohant-Vicq le 15 octobre 1849,

entreprit aussitôt la remise en état de son église, qui avait beaucoup souffert depuis la Révolution. En enlevant le badigeon qui recouvrait les murailles, il eut la surprise de découvrir des fresques du XII<sup>e</sup> siècle. Il y intéressa George Sand, qui par ses relations contribua au sauvetage du sanctuaire et de l'œuvre d'art qu'il abrite.

Il quitta Nohant-Vicq en 1853 pour la cure de Palluau-sur-Indre, et finit ses jours comme curé-doyen de Lignéres (Cher) et chanoine le 23 janvier 1896.

PÉRIGAIS (*Ernest-Charles-Édouard*). — 4894, 5129, 5273.

Cf. notice, t. VIII, p. 794, et t. IX, p. 936.

PÉRIGAIS (*Marguerite-Angèle Néraud*, Mme Ernest). — 5351.

Cf. notice, t. IX, p. 937.

PERSIGNY (*Jean-Gilbert-Victor Fialin de*). — 5223<sup>D</sup>, 5233, 5242.

Rozanne Bourgoing l'avait présenté à George Sand en 1835, comme celle-ci l'a conté dans *Hist. Vie* (V<sup>e</sup> partie, chap. VII, *Œuvres autobiographiques*, t. II, p. 312-313), alors qu'il n'était que conspirateur, après d'obscurs débuts comme clerc de notaire puis maréchal des logis au 4<sup>e</sup> hussards. Né le 11 janvier 1808 à Saint-Germain-Lespinnasse (Loire), fils d'un huissier qui fit de mauvaises affaires, Persigny s'attacha très tôt à la fortune de Louis-Napoléon, participa aux tentatives de subversion de Strasbourg et de Boulogne et bien entendu eut un rôle de premier plan au 2 décembre.

Il n'eut pas à regretter sa fidélité au prince. Tous les honneurs plurent sur sa tête : l'anoblissement (comte, puis duc de Persigny); les plus hautes fonctions (député, ministre de l'Intérieur, ambassadeur à Londres, sénateur), les décorations (chevalier de la Légion d'honneur en 1849, grand-croix huit ans plus tard), les dotations (500 000 f. lorsqu'il épousa la petite-fille de Ney le 27 mai 1852), rien ne lui manqua. Il est mort à Nice le 14 janvier 1872.

PETETIN (*Anselme*). — 5041<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. V, p. 888.

PHILLIPS (*Charles-Victor-Joseph*). — 5147, 5333.

Cf. notice, t. IX, p. 937.

PIÉTRI (Pierre-Marie). — 5263<sup>D</sup>.

Les Corses sont nombreux dans le personnel politique du Second Empire. On y compte plusieurs Piétri de Sartène. Celui-ci, Pierre-Marie, y était né le 23 mai 1809. Après avoir fait son droit à Aix, il s'inscrivit au tableau des avocats de la cour d'appel de Paris, en 1831. Il était alors dans l'opposition libérale, membre ardent de la Société des Droits de l'Homme. En 1848, dans sa profession de foi électorale il se présenta comme « franchement, radicalement républicain ». Commissaire du gouvernement en Corse, il fut élu à la Constituante et vota avec la gauche. Mais la candidature de Louis-Napoléon amena un retournement de veste très spectaculaire. N'ayant pas été réélu à la Législative, Piétri devint préfet de l'Ariège, puis, en novembre 1851, préfet de la Haute-Garonne, et, quand Maupas prit le ministère de la Police, préfet de police à poigne, fonctions qu'il garda jusqu'en 1858. Sénateur en 1857, il reprit en 1863 une préfecture, celle de la Gironde, pour faire triompher les candidats ministériels. Tant de services valaient bien la grand-croix de la Légion d'honneur.

Il est mort à Paris le 28 février 1864.

PLAUCHUT (*Edmond-Lucien-Joseph*). — 4864.

Cf. notice, t. VIII, p. 795, et t. IX, p. 938.

PONCY (*Louis-Charles*). — 4832, 4940, 5013, 5036, 5113, 5141, 5182.

Cf. notice, t. V, p. 890 et t. IX, p. 938.

PONSARD (*Francis, dit François*). — 5332.

Cf. notice, t. VI, p. 950.

QUINET (*Edgar*). — 4841.

Cf. notice, t. VI, p. 951.

RACHEL (*Elisa-Rachel Félix, dite*). — 5071.

Cf. notice, t. V, p. 891.

RAMOND DE LA CROISSETTE (*Victor-Édouard-Napoléon*). — 4808<sup>D</sup>, 5336<sup>D</sup>.

Fils de Charles-Antoine Ramond de La Croisette et de Sophie Couteau, il naquit à Paris le 5 ventôse an 2 (24 février 1803).

Licencié en droit, avoué au tribunal de 1<sup>re</sup> instance à compter du 16 mars 1837 (*Arch. Nat.*, BB<sup>9</sup> 646).

Il est auteur de livres sur ces questions de droit, notamment immobilières. On le trouve à la tête de la 4<sup>e</sup> légion de la Garde nationale, en qualité de colonel.

Au début de 1851, il eut à l'Élysée une altercation avec le prince de la Moskowa (Napoléon-Joseph Ney), alors en instance de procès avec sa femme dont Ramond était l'avoué. Le prince fut condamné pour outrages (*Gazette des Tribunaux*, 5 avril 1851).

Ramond avait épousé le 23 mars 1835 Eulalie Aumont.

Nous ignorons la date de sa mort.

*Revue et Gazette des Théâtres.* — 5186.

RICHEPANCE (Adolphe-Antoine, baron). — 4923.

Fils d'un général du 1<sup>er</sup> Empire, Adolphe-Antoine Richepance est né à Colmar le 23 messidor an 8 (12 juillet 1800). Élevé à l'École militaire de La Flèche, sous-lieutenant à 16 ans, il fit partie des hussards de la Garde Royale jusqu'en 1830, passa au 5<sup>e</sup> hussards avec le grade de capitaine breveté, fut nommé colonel aux chasseurs d'Afrique en 1845, général de brigade en 1851, divisionnaire en 1859.

Il avait épousé, le 10 novembre 1841, Louise-Gabrielle-Constance Dubroc. Il est mort au Château de Séganges, commune d'Avernes (Allier), le 3 septembre 1862.

A propos d'un duel qu'il avait eu avec un autre officier, une pièce de dossier du Service historique de l'Armée le dit « de caractère véhément ».

Quoique dans certaines pièces du dossier on lise Richepanse, l'orthographe correcte est bien Richepance, comme en témoigne d'ailleurs le nom de la rue du 8<sup>e</sup> arrondissement qui perpétue le souvenir de son père.

ROCHEMUR (Jean-Louis Carra, comte de). — 5292.

Cf. notice, t. IX, p. 939.

ROCHERY (Paul). — 4740<sup>D</sup>, 5191<sup>D</sup>, 5196<sup>D</sup>, 5253<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. IX, p. 939.

ROGUET (Christophe-Michel, comte). — 5214, 5250<sup>D</sup>, 5266.

Fils du général du 1<sup>er</sup> Empire François Roguet, et d'Argentine Numerasca, Michel Roguet, né le 28 avril 1800 à San-Remo (Piémont), fut admis parmi les pages de l'Empereur à 15 ans,

entra à l'École polytechnique à 16, d'où il sortit sous-lieutenant du génie. Il franchit tous les grades avec aisance : il était colonel à 40 ans, maréchal de camp à 45, à la suite de campagnes en Algérie. Aide de camp du président de la République en 1848-1851, il obtint peu après le coup d'État le grade de général de division et un fauteuil de sénateur l'année suivante.

Blessé lors de l'attentat du 14 janvier 1858, il fut peu après nommé grand-officier de la Légion d'honneur (le 13 mars). Retraité le 29 avril 1865, il mourut à Paris le 24 juillet 1877. Il se maria deux fois : le 13 juin 1829 à Anne-Suzanne-Pauline de Ladoucette, et devenu veuf, épousa en juillet 1865 Marie de Lemanska, veuve de Steinkeller.

SAINT-ELME. — 4971<sup>D</sup>.

Acteur sur lequel on a d'autant moins de renseignements que Saint-Elme est peut-être un nom de théâtre, fort éloigné du vrai.

D'après Lyonnet (*Dictionnaire des Comédiens français*, t. II) on le voit à Lyon 1<sup>er</sup> rôle, à Rouen en 1824, et ses débuts à Paris eurent lieu au Vaudeville le 22 mai 1827, dans *Les Deux Pères*. Il était distingué, mais froid, spécialisé dans les rôles de petit-maitre.

SHEPPARD (*Marie-Thérèse-Catherine Ducroc de Brassac*, Mme Thomas). — 5169.

Cette personne, que George Sand paraît avoir connue chez Mme Marliani avant 1840, était née à Clermont-Ferrand le 30 janvier 1806 du comte Antoine-Charles-François de Brassac (et non de Brissac comme le croyait W. Karénine) et de Marguerite-Madeleine de Vissaguet.

Elle avait épousé un journaliste anglais, Thomas Sheppard (1800-1851), qui venait de mourir lorsque George Sand écrit la lettre n° 5169.

Elle viendra à Nohant avec sa fille, Adélaïde-Antonia, du 1<sup>er</sup> au 10 octobre 1853.

D'après le felleux Charles Didier, George Sand aurait voulu faire d'elle la maîtresse de son fils : « Rey me parle aujourd'hui de George Sand et de ses intrigues pour donner à son fils Mad[ame] Sheppard pour maîtresse. On circonvient la dame, on la prend par la vanité, on déprave le jeune homme avant le temps où les passions, où les sens parlent et tout cela c'est sa mère qui le fait. La Marliani sentant qu'il y a là de l'entremettage à faire s'y jette à corps perdu... » (*Journal de*

Charles Didier, 26 juin 1840, *Revue des Sciences humaines*, oct.-déc. 1959, p. 487.)

Que faut-il en croire? Didier est très monté contre George Sand qu'il a naguère aimée, et prêt à croire tout le mal qu'on dit d'elle. A noter que Maurice a alors 17 ans, âge où déjà les sens se mettent à parler.

Mme Sheppard est morte à Arcachon le 19 mars 1868.

SULLY-LÉVY (Isaïa Lévy, *dit*). — 5072, 5161.

Cet acteur au talent moyen était né à Marseille le 2 mai 1828. Lauréat du Conservatoire où il obtint en 1850 un accessit, et en 1858 un 2<sup>e</sup> prix de tragédie, il vint à Nohant pour la première fois cette même année, pour donner la réplique dans la pièce que George Sand essayait alors et pour laquelle on manquait d'un jeune premier. George Sand le recommanda à plusieurs grands acteurs (Rachel, Mme Arnould-Plessy, Régnier), mais sa carrière ne fut pas brillante. D'après Lyonnet, il débuta au Palais-Royal le 16 avril 1853 dans *Une nichée d'Arlequins*, resta quelque temps à ce théâtre, fut admis à un début à la Comédie-Française le 2 février 1857 dans *Le Dépit amoureux* (rôle d'Ergaste), passa à Rouen en 1860, revint à Paris à la Gaité en 1861. On le trouve ensuite à Rouen de nouveau en 1862, à Turin en 1863, au Châtelet en 1864. Il vivait encore en 1901, mais nous ignorons la date de sa mort.

THALBERG (Françoise-Rose-Marie-Nicolette, *dite* Cecchina, Lablache, Mme Sigismond). — 5348.

Fille du grand chanteur Lablache, Cecchina Lablache, née à Palerme (Italie) le 3 décembre 1816, épousa d'abord le peintre François Bouchot (1800-1842).

Devenue veuve, elle se remaria à Londres en juillet 1842 avec le fameux pianiste Sigismond Thalberg, rival de Liszt (1812-1871). Stendhal la connaissait. Elle avait séjourné à Civita-Vecchia en juillet 1841 et il paraît qu'elle avait eu une passade pour lui.

Cf. Vigneron « Stendhal et Mme Os », *Le Divan*, n<sup>o</sup> 220, juin 1938, et Henri Martineau, *Le Calendrier de Stendhal*, p. 378-379.

TOURANGIN (Alberte-Élisa). — 5304.

Cf. notice, t. III, p. 899.

VAILLARD (Adolphe). — 4787<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. IX, p. 941.

VALLET DE VILLENEUVE (François-René, comte). — 4759, 4812, 4869, 5094, 5170, 5197, 5221.

Cf. notice, t. I, p. 1019.

VALLET DE VILLENEUVE (Apolline-Adélaïde-Charlotte de Guibert, comtesse René). — 4772, 5170, 5198, 5221.

Cf. notice, t. VII, p. 821.

VIARDOT (Louis-Claude). — 4845.

Cf. notice, t. IV, p. 925.

VIARDOT (Pauline Garcia, Mme Louis). — 4830, 4845, 4856, 4889, 5082, 5279<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. IV, p. 904 (au nom de GARCIA Pauline) qu'il faut compléter ainsi : George Sand lui a dédié son roman *Consuelo*.

VIEILLARD (Narcisse). — 5285.

Ancien officier d'artillerie, Narcisse Vieillard, né à Paris le 25 janvier 1791, devint précepteur du second fils de la reine Hortense, Charles-Louis-Napoléon Bonaparte (1804-1831) et de son frère Louis-Napoléon. Celui-ci le nomma sénateur le 26 janvier 1852.

Circonstance assez surprenante : le seul sénateur à voter le 7 novembre 1852 contre le rétablissement de l'Empire fut Narcisse Vieillard, qui était un républicain convaincu. Son ancien élève ne lui en tint pas rigueur.

Il est mort à Paris le 19 mai 1857.

VILLEVIEILLE (Léon). — 4774, 4907<sup>D</sup>, 5131<sup>D</sup>, 5135.

Cf. notice, t. IX, p. 942.

VINÇARD (Pierre-Denis). — 5154.

Neveu de l'autre Vinçard, le chansonnier connu sous le nom de Vinçard aîné (cf. notice, t. IV, p. 926), Pierre Vinçard naquit à Paris le 23 avril 1820. Il fut libraire, éditeur, employé de chemin de fer, publiciste, journaliste à *La Ruche populaire*, à *L'Illustration*, secrétaire de rédaction de *La Presse* de 1853 à 1856.

Il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Les Ouvriers de Paris* (1863). On lui a attribué à tort une *Histoire du travail et des travailleurs* (1845) qui est l'œuvre de son oncle.

Pierre Vinçard est mort à Saint-Maur-des-Fossés le 18 novembre 1882.